

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



**Marguerite Duras
Michelle Porte**

**Lettres retrouvées
(1969-1989)**

Édition de Joëlle Pagès-Pindon

Callimard

Sommaire

Dossier

Marguerite Duras et Michelle Porte
« Lettres retrouvées et archives inédites »

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Joëlle Pagès-Pindon
- 10. Lettres et extraits choisis - « Lettres retrouvées »
- 12. Michelle Porte, Marguerite Duras, correspondance et portrait croisé
- 14 Pierre Bergounioux, « Carnet de notes 2016-2020 »
- 16. Dernières parutions
- 18. Agenda



Édito

Marguerite Duras et Michelle Porte « Lettres retrouvées et archives inédites »

Nathalie Jungerman

« La filmographie de Michelle Porte comme la bibliographie de Marguerite Duras témoignent du lien privilégié qui unissait la cinéaste et l'écrivaine. Michelle Porte a, en effet, consacré deux de ses films à Marguerite Duras, *Les Lieux de Marguerite Duras* (1976) et *Savannah Bay, c'est toi* (1984), avant d'adapter au cinéma en 2004 pour son premier long métrage le roman *L'Après-midi de Monsieur Andesmas*. Et dans le très étroit corpus des ouvrages de Marguerite Duras écrits en collaboration, on trouve aux Éditions de Minuit le livre *Les Lieux de Marguerite Duras*, publié en 1978 sous la double signature de Marguerite Duras et de Michelle Porte, et *Le Camion*, suivi de *Entretien avec Michelle Porte* (Minuit, 1977). » Ainsi commence la préface du recueil qui paraîtra en mars prochain chez Gallimard avec le soutien de la Fondation La Poste, publié, lui aussi, « sous la double signature » : *Marguerite Duras, Michelle Porte, Lettres retrouvées 1969-1989*. L'ouvrage est constitué de seize lettres (dont une carte postale) de l'écrivaine et de deux de la cinéaste, d'archives inédites, de photographies et de souvenirs de Michelle Porte recueillis par Joëlle Pagès-Pindon qui a préfacé et annoté l'édition. La construction du livre semble poursuivre le dialogue entre les deux femmes dont les relations d'amitié et de travail ont duré trente années et se sont traduites par des œuvres en commun. Une troisième femme, la sculptrice Marie-Pierre Thiébaut, compagne de Michelle Porte, à qui Marguerite Duras s'adresse également, est au cœur des échanges. Sans oublier Joëlle Pagès-Pindon, ancien professeur de Chaire supérieure, chercheuse et Vice-présidente de L'Association Marguerite Duras, qui connaît Michelle Porte depuis plus de vingt ans et prolonge le dialogue, suscitant les commentaires de chaque lettre. Joëlle Pagès-Pindon, que nous avons déjà interviewée en 2014 à l'occasion du Centenaire de l'écrivaine, est l'auteur, notamment, de *Marguerite Duras, L'écriture illimitée*, la coéditrice des volumes III et IV des *Œuvres complètes de Marguerite Duras* en Pléiade et l'éditrice de *Marguerite Duras, Le Livre dit. Entretiens de Duras filme*.

Photo de couverture : Marguerite Duras et Michelle Porte sur le tournage de *Véra Baxter*, 1976 (coll. Michelle Porte)

Entretien avec Joëlle Pagès-Pindon

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Marguerite Duras et Michelle Porte : trente années d'échanges (1966-1996), de collaborations (livres, films), de rencontres, de dialogues, de lettres (1969-1989), d'appels téléphoniques. Rappelez-nous dans quelles circonstances elles se sont rencontrées et comment un lien à la fois amical et artistique a pris forme et a été entretenu au fil des années ?

Joëlle Pagès-Pindon Entre Michelle Porte et Marguerite Duras, dès leur rencontre en 1966, la collaboration artistique et la relation amicale seront indissociables. Michelle Porte à cette époque, après avoir entrepris et abandonné des études de mathématiques puis de médecine, est assurée de sa vocation de cinéaste. Admirative de l'œuvre littéraire de Duras, qu'elle a lue très tôt, et ayant appris que la romancière va réaliser son premier film, *La Musica*, elle fait la démarche de la solliciter pour se faire engager ; mais l'équipe technique étant déjà constituée, Duras lui propose d'être à ses côtés durant le tournage sans statut officiel et elle lui offre même de loger dans son appartement des Roches Noires à Trouville. Il me semble que les circonstances de cette rencontre et le rôle tenu par Michelle Porte auprès de Duras au cours de ce tournage sont emblématiques des liens qui uniront les deux femmes durant trente années – une longévité à souligner, car on sait qu'en raison du caractère exclusif de l'écrivaine, bien des amitiés au cours de sa vie ont été à éclipses... Si la sympathie entre elles deux a été immédiate, si leurs personnalités se sont d'emblée accordées, c'est sans doute parce que Duras avait perçu chez Michelle Porte la même exigence que celle qui l'animait : la création, qu'elle soit littéraire ou filmique, est une expérience existentielle, qui détermine tous les

choix de vie et ne doit rien concéder aux conventions ordinaires. Peut-être aussi la formation scientifique de Michelle Porte était-elle une séduction aux yeux de Duras qui, dans *Les Lieux de Marguerite Duras*, pour parler de son père disparu quand elle avait sept ans, donnera cette seule indication : « Il a fait un livre de mathématiques sur les fonctions exponentielles, que j'ai perdu ».

Par la suite, Michelle Porte sera aux côtés de Marguerite Duras dans une collaboration qui se matérialise sous différentes formes : elle est assistante pour la préparation ou le tournage de plusieurs de ses films (*Détruire, dit-elle*, *India Song*, *Baxter*, *Véra Baxter*) ; elle dialogue avec elle à propos du *Camion* – un entretien que Duras fait publier aux Éditions de Minuit en 1977, à la suite du texte du film. Mais c'est en réalisant son film *Les Lieux de Marguerite Duras*, en 1976, devenu livre publié aux Éditions de Minuit en 1978, que Michelle Porte manifeste le plus clairement sa proximité intellectuelle, artistique et amicale avec l'écrivaine – une approche de l'œuvre qui influencera de façon durable la création durassienne. La décennie quatre-vingts est ensuite marquée par la réalisation de *Savannah Bay, c'est toi*, dans laquelle Michelle Porte filme Marguerite Duras qui met en scène elle-même sa pièce *Savannah bay* au Théâtre du Rond-Point, avec les comédiennes Madeleine Renaud et Bulle Ogier. Une des Lettres retrouvées, adressée au directeur de l'INA, montre combien Marguerite Duras avait une confiance absolue dans le travail de Michelle Porte, à l'exclusion de tout autre cinéaste, pour l'accompagner au cours de ces trois semaines de répétitions. Le film, qui fait assister le spectateur à une véritable leçon de théâtre, est un document exceptionnel, comme on peut le constater en lisant les entretiens



Joëlle Pagès-Pindon
Photo DR

Joëlle Pagès-Pindon est agrégée de Lettres classiques, ancien professeur de Chaire supérieure à Paris, Vice-présidente de *L'Association Marguerite Duras* et chercheuse associée du laboratoire THALIM-Sorbonne Nouvelle-CNRS (UMR 7172). Ses travaux portent sur la genèse de l'imaginaire durassien à travers ce que l'écrivain nomme « le réel vécu comme un mythe ». Auteur d'un essai sur *Marguerite Duras. L'écriture illimitée* (Ellipses, 2012), elle est coéditrice des tomes 3 et 4 des *Œuvres complètes* de Marguerite Duras (Gilles Philippe dir., Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2014) et a publié des entretiens inédits de Marguerite Duras, *Le Livre dit. Entretiens de Duras filme* (Joëlle Pagès-Pindon éd., Gallimard « Les Cahiers de la NRF », 2014). Elle a codirigé avec Mary Noonan un recueil sur le théâtre de Duras *Marguerite Duras. Un théâtre de voix/A Theatre of Voices* (Mary Noonan et Joëlle Pagès-Pindon dir., Leyde, Brill, 2018). Conseiller scientifique de *Paris Bibliothèques* pour les manifestations du Centenaire Duras, elle a été commissaire de l'exposition de photographies « Lieux de Marguerite Duras. De l'Indochine à la rue Saint-Benoît » (Médiathèque Marguerite Duras 75020). Au cours de l'année 2014, elle a participé à de nombreux colloques ou manifestations culturelles sur Duras en France (Amphithéâtre Guizot de la Sorbonne, Théâtre Artistique Athévains, Centre National du Théâtre, BPI de Beaubourg à Paris, Centre culturel de Cerisy-la-Salle, Château de Duras, Musée Montebello à Trouville, Palais ducal à Nevers) et à l'étranger (Universités et centres culturels de Bellinzona, Ottawa, Madrid, Cork, Lausanne, Shanghai, Nankin, Tokyo, Kyoto).

qui se sont déroulés à cette occasion et que nous avons transcrits dans l'ouvrage que nous publions, ajoutant au dialogue du film les passages inédits que la réalisatrice n'avait pas repris au montage.

« ... l'influence ne s'est pas exercée dans un seul sens, mais fut réciproque », peut-on lire dans votre préface. Que Marguerite Duras ait inspiré et influencé Michelle Porte, nous le savons aujourd'hui. Mais, à la lecture des lettres, nous prenons conscience que l'inverse est aussi vrai. Qu'est-ce que Michelle Porte a apporté à Marguerite Duras, que lui a-t-elle permis de découvrir de son travail, de son univers créatif ?

JPP. La décision de Michelle Porte de faire un portrait cinématographique de Marguerite Duras à travers ses lieux (*Les Lieux de Marguerite Duras*, 1976) repose sur une intuition fondamentale qui deviendra par la suite une évidence pour l'écrivaine comme pour ses lecteurs : la dimension matricielle des lieux dans la création durassienne – qu'ils représentent l'espace réel des demeures où elle vit ou l'espace dans lequel elle fait évoluer les personnages de ses fictions. Car sa maison de Neauphle-le-Château et son appartement de la Résidence des Roches Noires à Trouville, où l'écrivaine est filmée et interviewée, sont bien plus que des habitations, bien plus qu'un décor ; ils ont pour fonction de témoigner d'une double osmose : osmose entre le réel et l'imaginaire – « Toutes les femmes de mes livres ont habité cette maison » dira Duras ; et osmose entre l'espace et le temps – « La mémoire pour moi est une chose répandue dans tous les lieux [1] » –, les demeures et les paysages faisant resurgir les années de l'enfance en Indochine. D'emblée, la cinéaste conçoit son film non comme un reportage, mais comme une exploration sonore et visuelle de l'imaginaire durassien, instaurant une correspondance poétique entre les lieux réels où l'écrivaine évolue et a tourné plusieurs de ses films et les

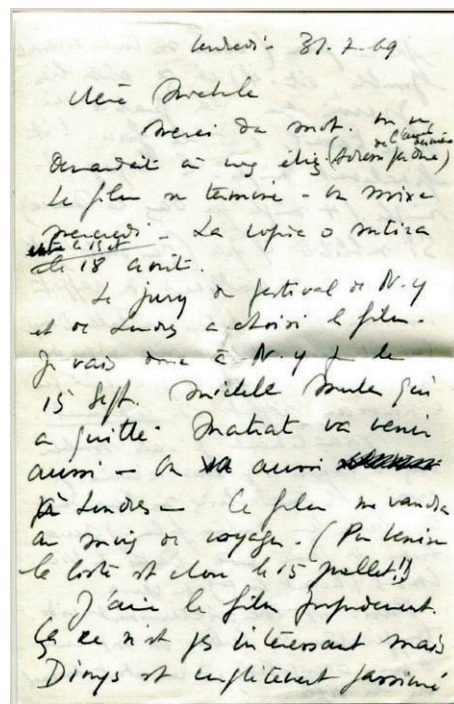
images qui proviennent de ses créations textuelles ou cinématographiques évoquées en extraits (*Nathalie Granger*, *La Femme du Gange*, *India Song*). Ainsi plusieurs plans des *Lieux* se répondent en une sorte de diptyque : on voit par exemple, filmées de dos devant une fenêtre de la maison de Neauphle, tour à tour Marguerite Duras et la comédienne Lucia Bose, qui interprète la mère de Nathalie Granger dans le film du même nom. Il ressort de cette présentation que Marguerite Duras **fait corps**, au sens littéral du mot, avec sa création et que sa présence physique, corporelle et vocale, est partie intégrante de son œuvre. C'est donc Michelle Porte qui sera à l'origine de cette prise de conscience qu'en aura alors Duras et qui influencera l'orientation de son œuvre à venir. Comme me l'a confié Michelle Porte, en regardant les rushes des *Lieux*, l'écrivaine s'est écriée qu'elle ne se savait pas si bonne comédienne ! Elle en tirera la conclusion suivante : « [...] j'ai l'impression qu'il n'y a plus de hiatus entre ce que je fais et ce que je suis. Il n'y a plus de différence entre ce que je montre et ce que je dis. On va vers un temps où il n'y aura plus de différence entre l'être et le paraître. C'est pourquoi les émissions de télévision où je parlais de ma maison, par exemple, ont eu le même effet qu'un film. Cela me fait une drôle d'impression [2] ».

Ce constat d'une osmose entre sa personne et son œuvre dépasse la dimension autobiographique de son œuvre et la conduira à développer ce que j'ai appelé son « automythographie » ou « écriture du mythe de soi », qui consiste à réinvestir son passé et son vécu dans un récit poétique, un « muthos » au sens antique, qui mieux que le discours rationnel, le « logos », rend compte des grandes interrogations



Marguerite Duras, Michelle Porte
Lettres retrouvées (1969-1989)
Édition de Joëlle Pagès-Pindon
Éditions Gallimard
(Hors série littérature)
mars 2022

Ouvrage publié avec le soutien de



Fac-similé d'une lettre (datée du 31 juillet 1969) de Marguerite Duras à Michelle Porte (4 pages et une enveloppe)
Lettres retrouvées (1969-1989)
Éditions Gallimard, mars 2022

[1] *Les Lieux de Marguerite Duras*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, respectivement p.12 et p. 96.

[2] « "Le désir est bradé, saccagé. On libère le corps et on le massacre" dit Marguerite Duras », entretien avec Michèle Manceaux, *Marie-Claire*, n° 297, mai 1977.

de l'être humain : la vie et la mort, l'amour et la haine, l'universel et le singulier... En effet, dès le début de l'année suivante, en 1977 avec *Le Camion*, Duras choisira d'incarner le personnage de « la dame des Yvelines », lui prêtant son corps et sa voix face à l'acteur Gérard Depardieu.

Un autre élément du film voulu par Michelle Porte aura une importance décisive pour la suite de la création durassienne, c'est la présence des photographies de famille, en particulier celles de l'enfance en Indochine, montrées pour la première fois et commentées par l'écrivaine. D'ailleurs, les Éditions de Minuit qui demanderont à Michelle Porte de faire un livre à partir de son film, en y intégrant les photographies, présenteront cet ouvrage comme « un album », les images ayant pour fonction de « prolonger le texte ». Véritables vecteurs d'imaginaire pour l'écrivaine comme pour ses lecteurs, les photographies joueront par la suite un rôle essentiel dans la construction du mythe de soi, jusqu'à *L'Amant*, qui devait être à l'origine le commentaire des photos de famille et dont un des titres envisagés était « La photographie absolue ».

Quant à vous, Joëlle Pagès-Pindon, c'est en 2000 que vous faites la connaissance de Michelle Porte autour de l'œuvre et de l'imaginaire de Marguerite Duras (cf. *FloriLettres* n°154). De sa rencontre avec l'écrivaine, Michelle Porte commencera à réaliser des documentaires, notamment autour et sur son œuvre en train de se faire. Et à votre tour, après votre découverte de l'œuvre durassienne puis de celle de Michelle Porte, vous entrerez dans la boucle. Est-ce comme un « passage du témoin » ?

JPP. Comme je l'ai dit précédemment, la confrontation avec la création durassienne, plus que pour tout autre artiste, rend tangible cette osmose entre l'œuvre et la personne. En lisant les textes de Duras, en regardant ses films, j'avais été saisie par ce que l'on perçoit de sa personne, dans sa totalité : son corps, sa voix, sa sensibilité, son intelligence, son humour. Aussi le fétichisme qui caractérise tout admirateur se double-t-il concernant Duras, du désir profond de communiquer, d'interagir avec l'artiste et par là même, de participer quelque peu à sa création. Ayant commencé à étudier l'œuvre de Duras trois ans après sa disparition, je n'avais pas eu l'occasion de la rencontrer – une rencontre qui d'ailleurs à une certaine époque, comme je vous l'avais confié dans notre entretien de 2014, me paraissait inutile, voire néfaste, eu égard au choc que représentait la découverte de ses créations. Aussi quand j'ai eu la chance, en 2000, de rencontrer Michelle Porte et de découvrir son travail avec et autour de Duras, il y

avait sans doute, de ma part, un souhait inconscient « d'entrer dans la boucle » comme vous le dites, de contribuer personnellement à l'approfondissement de l'œuvre durassienne. Ayant accueilli avec bienveillance mon premier ouvrage sur l'écrivaine, Michelle Porte m'a associée en 2004 à la diffusion de son long métrage adapté de Duras, *L'Après-midi de Monsieur Andesmas*, avec Michel Bouquet et Miou-Miou comme interprètes. J'avais été frappée par la beauté d'un film qui donnait à voir, dans un équivalent poétique parfait, ce que la passion durassienne contient d'ombre et de lumière. Quand ce film a été sélectionné pour faire l'ouverture de la Semaine internationale de la critique au Festival de Cannes, j'ai collaboré au livret destiné aux journalistes ; ensuite, avec une présentation du film, j'ai participé au DVD que le producteur Marin Karmitz en a publié. Ensemble, au cours des mois qui ont suivi sa sortie, nous avons accompagné les projections de ce film en France et à l'étranger – en Suède, en Slovaquie, en Italie – et ce fut l'occasion de forger des liens d'amitié qui se sont renforcés au fil des années. Plus tard, quand j'ai été chargée de l'édition critique des *Lieux de Marguerite Duras* pour le tome 3 des *Œuvres complètes de Marguerite Duras* dans la Bibliothèque de la Pléiade, j'ai pris pleinement conscience de l'influence qu'a eue le travail de Michelle Porte sur la création durassienne et de l'apport inestimable du dialogue que je pouvais poursuivre avec ce témoin essentiel.

À travers lettres, commentaires de lettres (Michelle Porte commente chaque lettre de Duras), entretiens et archives inédites, cet ouvrage permet de voir des femmes artistes au travail : Marguerite Duras et Michelle Porte, mais aussi la sculptrice Marie-Pierre Thiébaud, compagne de Michelle Porte et pour qui Marguerite Duras a écrit un texte très fort à l'occasion de l'exposition *Paysages-Sculptures* à l'Espace Pierre Cardin en 1972. Elles s'interrogent, sont attachées à des lieux, partagent « la même intuition de l'unité primordiale de l'espace et du temps, du visible et de l'invisible, de l'homme et du monde ». En cela, ce livre, dans sa construction, rappelle la façon dont Marguerite Duras concevait ses films et la façon dont Michelle Porte mène ses entretiens : un lieu habité par des femmes où le réel et l'imaginaire sont mêlés et sont objet de réflexion, de création. En avez-vous eu conscience en concevant ce livre ?

JPP. En effet, nous avons conçu ce livre, Michelle Porte et moi, comme un lieu dans lequel se retrouveraient toutes sortes de traces témoignant concrètement des liens qui avaient uni une écrivaine, une cinéaste, une sculptrice dans une

même vision de la création : une expérience existentielle qui oriente les choix de vie, qui abolit les frontières entre le réel et l'imaginaire, entre ce que l'on est et ce que l'on fait, entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit. Quand Michelle Porte a retrouvé, je dirais presque « exhumé », l'une après l'autre, ces seize lettres qu'elle avait reçues de Marguerite Duras, au fil de leurs trente années d'amitié, et qu'elle avait oubliées entre des pages de livres ou dans des dossiers de préparation de ses films, son émotion a été extrême. Leur lecture faisait revivre, avec une incroyable authenticité, des lieux, des événements, des personnes. En sortant les feuilles de leur enveloppe – dont la plupart étaient conservées –, en les dépliant avec précaution, en découvrant les mots de Duras inscrits en noir ou en bleu sur la page, si présents dans leur mouvement graphique, Michelle Porte a eu le sentiment qu'elle retrouvait son amie disparue, dans une immédiateté qui rejoignait ce qu'elle ressentait devant les plans de ses films où elle était présente. C'est pourquoi, très vite, la construction du livre s'est imposée autour de trois axes. Il lui fallait d'abord poursuivre le dialogue avec Marguerite Duras qui s'adressait si intensément à elle ; c'est ce qui a déterminé les nombreux entretiens au cours desquels je recueillis cette parole spontanée, navigant librement au gré de la remontée des souvenirs réveillés par chaque lettre. Ensuite, puisque comme vous le soulignez, la création est au cœur des échanges entre les trois femmes qui apparaissent dans ces lettres, il était important de faire entrer le lecteur dans leur univers artistique ; c'est ce qui a conduit à faire figurer dans notre ouvrage la transcription de deux entretiens, en grande partie inédits, que Michelle Porte avait eus avec Marguerite Duras, l'un autour du film *Son nom de Venise dans Calcutta désert*, en 1976, qui s'appelait encore *India Song bis*, et l'autre en 1983 lors de la mise en scène par Duras elle-même de sa pièce *Savannah bay*, dont la cinéaste a filmé les répétitions dans *Savannah bay, c'est toi*. Enfin, Michelle Porte a souhaité faire partager par le lecteur l'émotion qui l'avait saisie à la découverte des lettres, en lui donnant à voir la matérialité de ces pages, dont plusieurs sont reproduites en fac-similé dans un cahier hors texte.

Vous écrivez, toujours dans votre préface, que « les lettres de l'écrivaine nous font entrer dans son intimité à la manière d'un journal, car elles sont l'écho de tout ce qui fait la trame de son existence : l'œuvre accomplie ou en devenir, les événements de la vie quotidienne, les voyages, le cercle des proches et des amis. » Était-ce votre motivation première en élaborant cette édition ?

JPP. Marguerite Duras a été l'écrivaine qui a sans doute été la plus interviewée, celle qui a occupé le plus largement l'espace médiatique (journaux, radio, télévision), d'une façon qu'on a jugée parfois excessive : Philippe Sollers, faisant en 2000 dans *Télérama* le bilan de cinquante années de vie culturelle, voit en elle « une grande Pythie », « une sorte de bouche d'ombre très autoritaire ». Mais cette surexposition publique n'a pas contribué à donner d'elle une image authentique, comme elle l'a dit elle-même dans *Les Parleuses* en 1974 : « Je suis très connue, mais pas de l'intérieur. Je suis connue autour, voyez, pour de mauvaises raisons ». Au contraire, au travers des lettres qu'elle adresse à deux artistes dont elle se sent proche, elle se dévoile « de l'intérieur », comme elle aurait pu le faire dans un journal, si elle en avait tenu un, ce qui n'a pas été le cas. Il existe à ce jour très peu de lettres de Marguerite Duras, et encore moins de lettres à caractère privé, adressées à des proches – à l'exception de quelques lettres à Robert et Monique Antelme et à son fils Jean Mascolo, qui ont été publiées dans le *Cahier de l'Herne Duras* en 2005. Une des raisons de cette rareté est sans doute que l'écrivaine préférait la communication téléphonique, instaurant une présence plus immédiate et plus physique. En lisant ces « lettres retrouvées », on est frappé par l'authenticité de sa parole, qui rend compte de son vécu dans toutes ses dimensions : on la suit dans le quotidien de sa « Vie matérielle », dans son « Monde extérieur » comme dans son intériorité de créatrice, avec ses doutes et ses enthousiasmes. C'est pourquoi ces lettres constituent un témoignage exceptionnel qui nous révèle une Duras intime, loin des clichés souvent répandus à son sujet d'une écrivaine narcissique, élitiste – insupportable en un mot.

Les lettres de Marguerite Duras sont souvent très courtes, mais extrêmement précises, qu'elle parle du quotidien, de ses voyages, créations, loyers... Elles sont faites aussi de fulgurances reconnaissables entre mille du style durassien...

JPP. En effet, j'ai été personnellement très frappée par le style de ces lettres : leur lecture fait instantanément résonner à nos oreilles cette parole qui était celle de Marguerite Duras, inimitable, à la fois dans son contenu – des formules « fulgurantes » comme vous le dites, pleines d'intelligence et d'invention, de drôlerie – et dans sa forme, rythmique et mélodique. Car la fameuse « musique » à laquelle on fait référence quand il s'agit de son écriture – et lui accoler l'adjectif de « petite » me semble une erreur – est d'abord celle d'une **voix** inimitable, avec son phrasé, son rythme, ses silences aussi ; et tous ceux qui l'ont côtoyée ont été marqués par

la séduction de cette voix. C'est cette extraordinaire présence vocale que les lettres nous restituent et c'est ce qui explique que Michelle Porte, quand elle les a retrouvées, a tenu à me les lire d'abord à voix haute avant de les mettre sous mes yeux. Et à ce moment-là encore, avec la lecture silencieuse, l'illusion de sa présence reste forte à travers l'aspect matériel de ces lettres : la façon d'occuper l'espace de la page, la graphie, la ponctuation – tous ces éléments concourent à faire revivre devant nous la personne qui s'exprime. Comme je l'ai souligné dans ma *Note sur l'édition*, Duras a écrit au fil de la plume, avec des ratures, des soulignements ou des lettres capitales pour attirer l'attention sur tel ou tel mot, des ajouts dispersés en tête ou en fin de lettre. La ponctuation est « expressive », avec des onomatopées (« ouf ! »), de multiples points d'exclamation, des parenthèses accumulées et souvent signalées par des tirets de longueur différente, comme pour hiérarchiser l'importance des différentes remarques !

On découvre aussi, dans ces lettres, un trait qui lui est propre et qui contraste avec son aisance langagière : c'est son indifférence, je dirais même sa désinvolture à l'égard de l'orthographe des noms propres, qu'elle écrit souvent de manière purement phonétique. Mais afin de restituer la vérité historique de ses références à divers de ses contemporains, nous avons pris le parti de corriger tous les noms propres mal orthographiés – et ils sont assez nombreux. Nous avons signalé, cependant, que nous tenions à garder son orthographe du prénom de Michelle Porte qu'elle écrit « Michèle », sauf à la fin de sa vie. Car comme le dit la principale intéressée, cela n'avait aucune importance, et elle ne voyait pas l'intérêt de « corriger » Marguerite !

Il y a un mot qui revient à quatre reprises. Il s'agit de « fringales ». Qu'il s'agisse de son rapport à l'écriture, à l'image, mais aussi à la nourriture ou aux travaux manuels...

JPP. Il est vrai qu'un des traits de caractère de Marguerite Duras, telle qu'elle se dévoile dans ces lettres

et telle que la dépeignent ses proches, est sa propension en toutes choses à « aller jusqu'au bout », voire à dépasser les limites – la tiédeur lui étant totalement étrangère ! C'est bien sûr ce qui apparaît dans la constance et le courage de ses positions politiques ; dans la singularité de sa création littéraire et filmique. Elle-même a pu faire ce constat dans *La Vie matérielle* : « On me dit que j'exagère. On me dit tout le temps : Vous exagérez. Vous croyez que c'est le mot ? » Mais ces « fringales » se manifestent aussi dans sa vie quotidienne, et elles révèlent une nature très physique qui peut étonner chez cette écrivaine que l'on dit volontiers « intellectuelle ». Le film de Michelle Porte, *Les Lieux de Marguerite Duras*, a bien mis en évidence le lien corporel de l'écrivaine avec sa maison, avec son jardin : « Je connais tout, je connais la place des anciennes portes, tout, les murs de l'étang, toutes les plantes, la place de toutes les plantes, même des plantes sauvages je connais la place, tout ». Une scène du film montre aussi son approche très sensuelle du piano, dont elle caresse les touches avec douceur. Yann Andréa, qui a partagé avec elle les seize dernières années de sa vie, affirmait, dans un entretien de 1982 avec Michèle Manceaux (*Je voudrais parler de Duras*, Pauvert, 2016) : « Le mot clé, c'est "encore, encore"... Elle, elle fonce, elle s'en fout... elle est complètement dans la vie, dans la passion ».

Votre ouvrage dresse un portrait de Marguerite Duras qui pouvait être à la fois autocrate, exclusive, sans concession, orgueilleuse, colérique, angoissée, dans ses conflits d'argent avec ses producteurs, éditeurs et locataires, mais aussi inspirée, amicale, amatrice de jeux de mots, généreuse et investie... Vous écrivez : « Marguerite Duras se révèle dans ces lettres un véritable personnage. Car, comme le dit Michelle Porte : " Avec elle, on était dans la littérature ! " » Est-



Marguerite Duras lors du tournage de *La Musica*, 1966.
Photo Michelle Porte
Lettres retrouvées (1969-1989)
Éditions Gallimard



Michelle Porte, 1963.
Photo Suzanne Baron.
Lettres retrouvées (1969-1989)
Éditions Gallimard



Marie-Pierre Thiébaud, 1968
Photo Michelle Porte
Lettres retrouvées (1969-1989)
Éditions Gallimard

ce notamment pour cette raison que leur amitié a duré ?

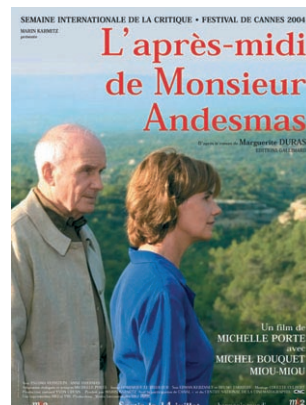
JPP. Quand j'ai posé cette question à Michelle Porte, elle m'a répondu, paraphrasant Montaigne à propos de son ami La Boétie : « Parce que c'était elle, parce que c'était moi »... Il me semble aussi que l'amitié sans failles qui les a unies reposait sur le fait que Michelle Porte savait garder son indépendance d'esprit à l'égard de Duras, qu'elle n'était jamais dans une muette adoration, dans une adhésion aveugle à tout ce qu'elle proposait – comme le furent certains. Car comme le remarque Michèle Manceaux dans *L'Amie*, de façon paradoxale, avec Duras, « ceux qui demeurent proches sont ceux qui prennent leurs distances. Elle dit qu'elle déteste fasciner les gens, que la fascination est une dévoration ». L'amitié entre Michelle et Marguerite se nourrissait d'échanges permanents, d'un croisement de leurs univers aussi bien artistique que relationnel. Par exemple, c'est grâce à Marguerite Duras que Michelle Porte avait fait la rencontre de Catherine Sellers, à qui elle confiera le texte lu dans son film *D'un Nord à l'autre* ; c'est grâce à Marguerite Duras qu'elle avait découvert l'œuvre de Virginia Woolf sur laquelle elle a réalisé un film ; et inversement, c'est grâce à Michelle Porte que Duras a découvert les sculptures de Marie-Pierre Thiébaud ou les livres de Brigitte Favresse – dont elle louera avec fougue les créations.

Il ressort aussi de ces lettres et échanges le rapport passionnel que Marguerite Duras entretenait avec ses comédiens et comédiennes, comme avec ses personnages, comme dans la vie, dans ses liens sentimentaux et amicaux. Pouvez-vous nous parler de la relation qu'elle entretenait avec Madeleine Renaud pour qui elle a écrit la pièce *Savannah Bay* dont les répétitions assorties d'entretiens avec l'écrivaine ont fait l'objet du film *Savannah Bay, c'est toi*, réalisé par Michelle Porte ?

JPP. Madeleine Renaud fait partie des comédiennes qui sont indissocia-

bles de l'œuvre théâtrale de Marguerite Duras, en raison de l'importance des rôles de personnages durassiens qu'elle a interprétés et en raison de sa position éminente dans l'histoire du théâtre. Comme l'écrit Marguerite Duras en exergue de la pièce qu'elle a écrite pour elle, *Savannah Bay* : « Tu es la comédienne de théâtre, la splendeur de l'âge du monde, son accomplissement, l'immensité de sa dernière délivrance. »

Leur première collaboration date de 1965, quand Madeleine Renaud interprète le personnage de « La mère » dans *Des journées entières dans les arbres*, une pièce adaptée de la nouvelle du même nom et mise en scène par Jean-Louis Barrault au Théâtre de l'Odéon. La pièce montre l'amour aveugle d'une vieille femme pour son fils, un raté qui ne pense qu'à profiter de l'argent de sa mère. On sait que cette histoire a une origine autobiographique, Marguerite Duras ayant toujours souffert de la préférence absolue de sa mère pour son fils aîné, Pierre. Lors de la création de la pièce, la critique sera unanime pour saluer la performance de Madeleine Renaud et Duras affirmera alors que « Madeleine Renaud a du génie », émerveillée de la façon dont la comédienne fait plus qu'interpréter le personnage de sa mère pour **devenir** elle véritablement : « Et lorsqu'un jour je suis arrivée à l'Odéon pour une représentation en costumes, je me suis arrêtée à la porte de la salle, clouée ; ma mère était sur la scène de l'Odéon » (*Outside*, 1980). Par la suite, la comédienne sera Claire Lannes, cette meurtrière pleine de folie et de poésie de *L'Amante anglaise* ; elle jouera encore le personnage de « La Mère » en 1977 dans *L'Éden cinéma* – cette fois un rôle quasi muet sur la scène du Théâtre d'Orsay. Mais quand l'écrivaine la dirigera en 1983 dans sa mise en scène de *Savannah Bay* au Théâtre du Rond-Point, les répétitions révéleront l'ambivalence d'une relation aussi passionnelle que l'avait été la relation de Duras avec sa propre mère : si l'écrivaine admire plus que jamais le génie de Madeleine Renaud, si elle lui fait ce cadeau d'écrire pour elle, à sa demande, « une pièce d'amour » dans laquelle le personnage de la comé-



L'Après-midi de Monsieur Andesmas, un film de Michelle Porte, d'après le roman éponyme de

Michelle Porte

Filmographie

Les Lieux de Marguerite Duras, 1976
Les Lieux de Virginia Woolf, 1980
La Peste : Marseille 1720, 1982
Savannah Bay, c'est toi, 1984
La Princesse Palatine à Versailles : portrait d'une famille royale, 1985
À la recherche de Carl Theodor Dreyer, 1987
Le Tours de Victor Laloux, 1987
D'un Nord à l'autre, 1988
Edmond Jabès, 1989
Christian Boltanski. Signalement, le voyage au Pérou, 1992
Christian Boltanski. Une Maison en Allemagne, 1992
Degottex peintre, 1992
La maison de Jean-Pierre Raynaud, 1993
Portraits de famille : avec mon père Maurice Denis, 1993
Françoise Sagan, 1996 :
L'Après-midi de Monsieur Andesmas, d'après le roman de Marguerite Duras, 2004
Marguerite Duras. Les Lieux de l'imaginaire, dans le cadre de la série « Une maison, un écrivain », 2012
Les Mots comme des pierres. Annie Ernaux, écrivain, 2014

Bibliographie

Marguerite Duras, *Le Camion* suivi de *Entretien avec Michelle Porte*, Minuit, 1977.
 Marguerite Duras et Michelle Porte, *Les Lieux de Marguerite Duras*, Minuit, 1978.
 Michelle Porte, « Le Pays de personne », Duras, *l'œuvre matérielle*, sous la direction de Sophie Bogaert, éditions IMEC, 2006.
 Michelle Porte, *Entre documentaire et fiction : un cinéma libre*, entretien avec Jean Cléder, Le Bord de l'eau, 2010.
 Annie Ernaux, *Le Vrai lieu, entretiens avec Michelle Porte*, Gallimard, 2014.



dienne âgée se nomme Madeleine, elle ne peut s'empêcher d'imposer à celle qu'elle nomme « sa mère de théâtre » sa rigueur tyrannique. En filmant avec une totale authenticité le jeu tumultueux qui s'instaure entre la dramaturge et son interprète, ce n'est pas seulement une leçon de théâtre que Michelle Porte nous donne à voir dans *Savannah Bay, c'est toi*, c'est aussi un incomparable témoignage sur les profondeurs de la psyché durassienne.

La mort est présente au cours des échanges, des entretiens, dans les lettres. Mais ce qu'elle dit de plus fort, là où elle parvient peut-être à être au plus près d'elle, se trouve dans « Entretiens intégraux de Michelle Porte avec Marguerite Duras pour son film *Savannah Bay, c'est toi* » et ce qu'elle dit de la mort du comédien, de l'oubli, du trou, est prodigieux...

JPP. Il est vrai que les entretiens avec Michelle Porte dans *Savannah Bay, c'est toi* sont d'une grande richesse. Mais avant d'aborder cette thématique de la mort dont la force vous a frappée, il me semble important d'attirer l'attention sur ce que les deux archives inédites que nous présentons dans l'ouvrage apportent de nouveau. Lorsqu'elle dialogue avec Michelle Porte, Duras se trouve dans une situation de confiance absolue, car elle sait que l'écoute de son interlocutrice sera à la fois bienveillante et intelligente – la proximité amicale n'induisant aucune complaisance. Pour les entretiens des *Lieux* de Marguerite Duras ou pour ceux de *Savannah Bay, c'est toi*, la réalisatrice a toujours pris le parti au montage de ne pas apparaître à l'image ; le même souci de discrétion se manifeste dans la bande-son des films, ses interventions ou questions étant toujours réduites au maximum, assurant la relance de la parole durassienne, qui nous apparaît alors dans l'authenticité de son surgissement. Mais dans la première archive inédite que nous présentons dans l'ouvrage – les entretiens autour d'*India Song bis* –, le dialogue est totalement équilibré, et c'est la confrontation de leurs deux expériences de spectatrices qui permet d'éclairer le sens profond du film. Pour les entretiens de *Savannah bay, c'est toi*, là encore, nous avons ajouté au texte du film plusieurs passages inédits que Michelle Porte n'avait pas repris au montage et dont nous avons retrouvé la transcription dans les documents du dossier de préparation. Le passage que vous évoquez sur la mort du comédien en fait partie : « Je comprends la peur que j'ai toujours au théâtre... Et en fait, c'est une peur de la mort du comédien... Et cette peur-là, elle rejoint, si vous voulez, une peur d'ordre divin et la grande malédiction qui était sur le monde des comédiens, enfin, qui régnait au Moyen-Âge par exemple, n'est-ce pas ? ».

Ce texte est magnifique, il en dit long sur le sentiment du tragique qui a toujours habité Marguerite Duras et qu'elle combattait par ce qu'elle nomme « le gai désespoir ». Et cette vision du comédien de théâtre est si juste que la grande tragédienne Francine Bergé a choisi d'enregistrer ce texte pour le faire connaître ; on peut l'écouter sur Sound Cloud sous le titre « La peur du théâtre ».

Michelle Porte dit que dans son film *D'un Nord à l'autre*, elle fait entendre en voix off beaucoup d'extraits du roman *La Lise* de Brigitte Favresse. « Car, comme l'écrit Marguerite Duras dans sa lettre, le livre, c'est les mouvements de l'écrit comme on dit les mouvements de la mer ». Nous avons le sentiment qu'il en est de même dans votre livre...

JPP. C'est un bel éloge du livre que vous faites là, et je vous en remercie. Car dans l'œuvre de Duras, la mer est une référence absolue. Elle incarne pour elle, dans un glissement poétique hautement signifiant, du mot « mer » au mot « mère », cette mère à la fois adorée et détestée : « J'ai toujours été au bord de la mer dans mes livres, je pensais à ça tout à l'heure. J'ai eu affaire à la mer très jeune dans ma vie, quand ma mère a acheté le barrage, la terre du *Barrage contre le Pacifique* et que la mer a tout envahi, et qu'on a été ruinés ». Elle incarne aussi l'amour maternel, « amour fou, mouvement océanique qui engloutit tout dans sa profondeur ». Et elle condense toute la puissance poétique de l'écriture, comme elle le dit à Michelle Porte dans *Les Lieux* : « La mer est complètement écrite pour moi ». Souhaitons donc que le lecteur soit emporté par ce que notre livre fait résonner de la parole durassienne, comme il peut l'être par les mouvements de la mer...

**FloriLettres n°154, édition mai 2014
Marguerite Duras, Le centenaire**

Entretien avec Joëlle Pagès-Pindon



Marguerite Duras
Le Livre dit
Entretiens de Duras filme
Édition de Joëlle Pagès-Pindon
Éditions Gallimard, 2014



<https://fondationlaposte.org/sites/default/files/medias/files/2022/01/florilettres154.pdf>

Lettres et extraits choisis

Marguerite Duras, Michelle Porte
Lettres retrouvées (1969-1989)

Michelle Porte c/o MP. Thiébaud. Les Bouillons. Vaucluse.
Gordes

Vendredi 31-7-[19]69

Chère Michelle,
Merci du mot. On se demandait où vous étiez (adresse de l'année dernière perdue).
Le film se termine – on mixe mercredi. La copie zéro sortira entre le 15 et le 18 août.
Le jury du Festival de New York et de Londres a choisi le film. Je vais donc à New York pour le 15 septembre. Michèle Muller qui a quitté Matra va venir aussi – on va aussi à Londres – Ce film me vaudra au moins des voyages (pas Venise la liste est close le 15 juillet !!).
J'aime le film profondément. Ça ce n'est pas intéressant, mais Dionys est complètement passionné par ce film (comme si tout devenait possible, dit-il) et ça c'est bien. Je crois que la qualité première de ce travail, c'est la force. C'est finalement simple – le langage est simple (plus simple que dans *La Musica*).
Si subtilité il y a (qui sait ?) elle est dans le renouvellement du rapport humain – (c'est ça qui emballe Dionys qui dit que cela se voit plus que dans le livre) – si force il y a c'est que ce nouveau rapport est naturel.
Maintenant je vais sombrer dans l'ennui – je vais écrire je crois. Les productrices me demandent de faire un autre film. J'aurais envie de faire une partie du *Vice-consul* (avant tout) on verra.
Paris est merveilleusement vide. Température de Cuba.
On sort comme d'une occupation, d'un état anormal de la ville. On trouve des places pour les autos et on peut marcher sur les trottoirs. On ne se cogne plus contre le refus de votre présence – lequel devient une chose très grave. Encore un mois. Après l'horreur.
Quoi de neuf ?
Ota veut toujours foutre le camp. Il est toujours là.
Jacqueline a échoué à l'agrég[ation]. Elle cherche du travail. Michèle cherche du travail. La Recherche l'a prévenue hier qu'il n'y avait rien pour elle (à cause du budget).
Je vous embrasse très fort
Marguerite
Michèle vous embrasse aussi.

[En travers de la dernière page :] Vous comprenez bien que si New York n'est pas torride on restera là-bas un bon bout de temps.

Lettre du 31 juillet 1969

Michelle Porte : C'est une lettre de 1969, la première lettre que j'ai gardée. J'en ai peut-être eu d'autres, je ne sais pas. Il y a des lettres qui se sont perdues. Marguerite me l'envoie aux Bouillons à Gordes : c'est l'adresse de Marie-Pierre. Je suis arrivée à Gordes en 1968, en revenant d'Algérie, où j'étais allée rejoindre Marie-Pierre, qui travaillait pour l'architecte Fernand Pouillon. Je devais de mon côté faire un film sur lui, qui ne s'est pas fait à cause des événements de mai 68. Le tournage a été annulé et le projet n'a pas été repris.
Donc en 1968, en rentrant d'Algérie, on a trouvé un terrain près de Gordes. C'était une oliveraie avec une magnifique borie, une très grande borie que Marie-Pierre a achetée et on

s'est installées là-bas. Je connaissais Marguerite depuis 1966, depuis le tournage du film *La Musica*. En 1966, mon amie Marie-Pierre Thiébaud me signale qu'elle a lu dans le magazine *Arts* que Marguerite Duras va faire un premier film d'après sa pièce de théâtre *La Musica*. Il faut absolument que je la joigne. Je m'adresse alors à Martha Lecoutre que je connais et qui dirige la revue *Constellation*, sorte de Reader's Digest à la française, dans laquelle Marguerite écrit des articles qu'elle ne signe pas de son nom. Marguerite Duras me semble assez brutale au téléphone, mais elle me donne un rendez-vous pour le lendemain après-midi. Je monte les trois étages de la rue Saint-Benoît, très angoissée. Quand la porte s'ouvre, je me trouve face à une Marguerite Duras que j'ai l'impression de connaître depuis toujours. Elle est très curieuse et me pose beaucoup de questions ; je suis totalement en sympathie avec elle et je sens que c'est réciproque. Elle ne sait pas si la production va pouvoir m'engager pour le film, les équipes étant déjà formées et elle me demande de la rappeler. Le lendemain, elle me dit : « Pour la production, ce n'est pas possible, mais venez sur le tournage, vous serez avec moi. L'équipe est logée avec moi à l'hôtel Normandy de Deauville, je vous donnerai les clefs de mon appartement aux Roches Noires à Trouville, vous serez tranquille. »
Le tournage a débuté en mai 1966. Je rejoignais l'équipe chaque matin par le chemin des planches, sur la plage, puis par le petit bac pour traverser la Touques. Ce tournage de *La Musica* a été le début d'une longue amitié. C'est là qu'on s'est vraiment connues.

Michèle Porte. Les Parrins. 84 Gordes
20-11-[19]73

Chère Michèle, ce voyage s'est bien passé : je suis revenue le 25 octobre. Il y a eu de très bonnes projections de *La Femme du Gange*, privées.
Ça m'embête ce que vous me dites sur Marie-Pierre qui ne voudrait pas venir. Ça m'embête pour moi et pour vous deux – La solitude, l'isolement, c'est aussi une séduction. Plus on est seul, plus on veut l'être. Je sais ce qu'il en est. Mais, il y a un mais, il ne faut pas je crois atteindre un point de non-retour à ce qu'il faut bien appeler le réel. J'ai dû me forcer pour aller à New York et je suis très heureuse d'y être allée (au fait je me suis réconciliée avec Edgar Morin et Johanne).
Il y a un effort à faire pour sortir de l'isolement. Je crains toujours que vous ne vous enfoncez toutes les deux dans le monde merveilleux du travail manuel. C'est un rêve – et que je fais aussi –, mais n'est-ce pas là, contradictoirement – le rêve le plus abstrait ? Croire que c'est possible ? – Si Marie-Pierre est déchirée à l'idée de venir je ne sais pas quoi vous dire. Elle supporte très mal la contrainte, et elle a raison, mais elle doit savoir (quelque part en elle) si elle ne veut pas venir pour travailler ou pour ne pas travailler. Je crois que là on est au cœur de la solitude : personne ne peut vouloir pour vous, dans votre corps ou dans votre tête, ce que vous voulez. Souvent, ce que vous voulez, vous-même vous ne le savez pas. Je sais qu'il y a un problème de Marie-Pierre. Mais on est là dans la loi sauvage, je veux parler de celle qui régit les mouvements, les réflexes inattendus, les refus, les blocages, les bons en avant, etc. Si Marie-Pierre croit qu'elle ne veut plus faire des sculptures, il s'agit, j'en suis sûre, d'un faux savoir. Le contraire est aussi vrai. – Ce qu'il faudrait peut-être c'est que vous soyez sorties toutes les deux des travaux manuels, une sorte de passage à vide. Du temps. Rien d'autre. Il me prend des fringales de travaux manuels, mais jamais comme ça, je ne peux pas juger très bien. Je croyais ne plus aimer écrire et cet été j'ai écrit pendant trois mois comme une dingue, le cinéma ne comptait plus. –
Je ne suis pas encore allée à l'impasse. Ça va plus ou moins bien entre Solange, Dionys et moi. Je n'ai plus de mensualités de Gallimard pour le moment, j'ai des problèmes d'argent (à force de faire du cinéma invendable) et je ne sais pas si je pourrai continuer à tout payer à Neauphle. On verra.
Je vous embrasse très fort toutes les deux.
Marguerite
Michèle [Muller] fait un montage, toute seule, ça va.
[Ajout en haut de la première page :] Reçu votre chèque et votre lettre.

Lettre du 20 novembre 1973

Joëlle Pagès-Pindon : Marguerite Duras était en octobre avec Dionys et Solange Mascolo à New York où a été projeté *La Femme du Gange*. À Paris, il faudra attendre quasiment un an pour voir le film.

Michelle Porte : Marie-Pierre n'avait peut-être pas très envie de quitter son oliveraie et son atelier pour le petit studio ! Et comme Marguerite l'écrit, pour elle aussi, « la solitude l'isolement c'est aussi une séduction ».

JPP : Oui, c'est une lettre qui est très importante, parce qu'elle évoque quelque chose dont elle parlera souvent, cette solitude de l'écrit qu'elle compare à la solitude de la création pour l'artiste.

MP : Quand elle dit : « Il me prend des fringales de travaux manuels... », c'est vrai, c'étaient des sacrées fringales ! À un moment donné, elle avait peint tous les bords de fenêtres à Neauphle, en rose. Le frigidaire était rose, complètement rose. C'était la vie en rose ! Et alors tout, tout, tout ! Bon et puis ça s'est arrêté, et la fois suivante, j'étais très contente parce que c'était devenu vert ! Je trouvais quand même que les bords de fenêtres verts, sur le jardin, c'était plus joli que ces bords de fenêtres roses ! Mais elle peignait tout – même le frigidaire, ce n'était quand même pas la peine, mais il était peint !

[Les notes ne sont pas reproduites ici.
Se référer à l'ouvrage.]

La princesse palatine à versailles. portrait d'une famille royale¹

C'est le cinquième film de Michelle Porte. Le sujet : les lettres de la Palatine, la princesse allemande, épouse de Monsieur, frère de Louis XIV, adressées à sa tante l'Électrice de Hanovre et à sa fille Louise, lettres non ouvertes, acheminées en cachette hors de France par les soins de la Princesse. La durée du film est de 62 minutes. Le tournage a eu lieu au printemps 84 à Versailles, les jours de la fermeture hebdomadaire du Château. Au départ il s'agit ici donc d'un documentaire destiné à la télévision française, produit par l'INA. À l'arrivée, il s'agit d'un film complètement insoupçonnable à partir de sa fiche technique, et qui a bouleversé toutes les attentes des spectateurs, qui n'est ni sur la Palatine ni sur Versailles, mais qui est complètement déplacé vers la tragédie. Qui est tragique comme la Tragédie. De nature tragique comme la royauté. Il s'agit ici du dernier des grands règnes de l'Histoire de France, de celui déjà inclus dans le siècle de l'échafaud. L'image est de Dominique Le Rigoleur, une des grandes photographes de cinéma dont le *Nicolas de Staël* est sans doute un des chefs d'œuvre de la télévision. La voix de la Palatine est celle de Geneviève Page, magnifique, et qui dit tout au bord de la bouche comme on écrit tout au bord de la mort. Il n'y a personne dans ce film que cette voix. Rien d'autre que Versailles n'y a été filmé et il l'est comme d'habitude au cinéma, dans ses eaux, ses parcs, ses salons. Il y a dans cette entreprise le refus radical de considérer que les choses connues, voire rabâchées, vont de soi. On refuse le monde romantique, la note blasée comme la plus grave erreur que l'on pouvait faire, comme la chose de l'école qu'on laisse derrière soi et qu'il faut oublier. Le regard des autres est ici

celui de tout le monde, il ne déforme pas, il n'informe pas. Il rejoint à cet égard celui des enfants, celui de l'ignorance, de l'inculture. Seuls ceux qui ne savent rien ou presque rien peuvent regarder Versailles comme les auteurs de ce film l'ont regardé. Le moindre clin d'œil culturel nous aurait privés de ce trésor.

Le printemps du tournage a été sans soleil. On devine que c'est le printemps au jauni de perle fine de la lumière. Celle-ci est souvent voilée. Et Versailles est d'autant plus vide. Versailles a été montré ici de la même façon qu'il a été fait. La méthode est la même, classique : calme, droite. Les mouvements de la caméra sont d'une perfection également classique. Ils sont larges, le tracé de ses courbes est toujours d'une régularité parfaite comme dessiné au trait. Quelquefois cette caméra s'arrête devant la musique – le Grand Motet de Henry Du Mont – et elle écoute, puis elle repart, puis elle s'arrête encore devant un portrait et elle regarde. Elle montre, elle cherche, elle regarde. Elle s'approche, elle repart. Elle emprunte le chemin des gens à travers les siècles, les entrées, les sorties, elle parcourt la demeure à la française, ses couloirs à angle droit, ses salles de lustres et de glaces, le vide de son lieu.
[...]

Marguerite Duras, *L'Autre Journal*, n° 10, décembre 1985 ; repris dans *Le Monde extérieur. Outside 2*, textes rassemblés par Christiane Blot-Labarrère, P.O.L., 1993.

1 *La Princesse Palatine à Versailles. Portrait d'une famille royale*, réalisation Michelle Porte, production INA-TF1 1985. À la date du 26 novembre 1985, Marguerite Duras a noté dans son agenda : « La Palatine. Dix heures du soir. Ire chaîne. Miraculeux. Équivalent d'une tragédie. »

Sites Internet

Éditions Gallimard - Michelle Porte

https://www.gallimard.fr/searchinternet/advanced?all_title=Michelle+Porte&SearchAction=1

Éditions Gallimard - Marguerite Duras

https://www.gallimard.fr/searchinternet/advanced?all_title=Marguerite+Duras&SearchAction=1

Michelle Porte

https://fr.wikipedia.org/wiki/Michelle_Porte

Joëlle Pagès-Pindon

https://fr.wikipedia.org/wiki/Joëlle_Pagès-Pindon

Association Marguerite Duras

<https://www.margueriteduras.org/>

Fondation La Poste - Entretien avec Joëlle Pagès-Pindon (2014) et portrait de Marguerite Duras

<https://fondationlaposte.org/sites/default/files/medias/files/2022/01/florilettres154.pdf>

Marguerite Duras, Michelle Porte. Correspondance et portrait croisé

Par Corinne Amar



Michelle Porte est réalisatrice, documentariste et scénariste. Des traces écrites sur elle, d'elle, il en est peu, comme si elle leur préférerait ce qui parle pour elle, l'image ou la parole – le film, l'entretien.

En trente années de réalisation, elle posa sa caméra et

son regard sur des portraits d'artistes, figures historiques, cinéastes, peintres, écrivains ; de Carl Theodor Dreyer à Christian Boltanski, de Virginia Woolf à Françoise Sagan, Annie Ernaux... D'autres encore, et par-dessus tous ces noms, il y eut Marguerite Duras (1914-1996). On ne peut évoquer le nom de Michelle Porte sans penser à sa fructueuse proximité avec Marguerite Duras, leurs œuvres communes, jusqu'à leur correspondance, *Lettres retrouvées* (1969-1989), publiée aux éditions Gallimard.* Sur les dix-neuf films que réalisa Marguerite Duras, Michelle Porte fut son assistante sur trois d'entre eux, *Détruire, dit-elle* (1969) ; *India Song* (1974) ; *Baxter, Vera Baxter* (1976). Au début des années 1960, étudiante hésitante entre mathématiques ou médecine, alors incertaine de son avenir, elle a soudain l'intuition de la création filmique comme vocation. Elle admire déjà Duras, sait que cette dernière réalise son premier film, *La Musica* (1966), cherche à la voir. Il est trop tard pour faire partie de l'équipe, mais elles se lient à partir de là. Du premier souvenir de leur rencontre, Michelle Porte évoque la brutalité de Duras au téléphone, puis leur tête-à-tête, rue Saint-Benoît, le lendemain, chez celle-ci, aussitôt qu'elle lui a ouvert la porte ; le sentiment de la connaître depuis longtemps, une totale sympathie, et une curiosité réciproque qui fait dire à Duras : « Pour la production,

ce n'est pas possible, mais venez sur le tournage, vous serez avec moi. L'équipe est logée avec moi à l'hôtel Normandy de Deauville, je vous donnerai les clefs de mon appartement aux Roches Noires à Trouville, vous serez tranquille. »

Michelle Porte réalisera par la suite des documentaires liés à la vie et à l'œuvre de Marguerite Duras ; *Les lieux de Marguerite Duras* (1976) et *Savannah Bay, c'est toi* (1984) – dont le film montre le travail de Marguerite Duras avec les comédiennes, Bulle Ogier et Madeleine Renaud, pendant les répétitions de la pièce, *Savannah Bay*, qu'elle avait écrite pour cette dernière. En 1977, elle publiait deux livres en collaboration avec Marguerite Duras aux Éditions de Minuit ; *Les lieux de Marguerite Duras*, et *Le Camion*, suivi de *Entretien avec Michelle Porte*. Vingt-sept-ans plus tard, Michelle Porte choisit de réaliser son premier long métrage de fiction pour le cinéma, adaptant un roman de Marguerite Duras, *L'Après-midi de Monsieur Andesmas* (2004). Monsieur Andesmas a acheté une maison pour sa fille qu'il aime plus que tout. Il veut faire construire une terrasse qui domine la vallée, la Méditerranée. C'est une chaude après-midi d'été, dans le Midi. Il a rendez-vous avec l'entrepreneur qui est en retard. Les heures passent. Une musique de fête monte du village. Monsieur Andesmas attend. À l'ombre, assis dans un fauteuil d'osier. Il attend tout une après-midi l'entrepreneur en retard. C'est l'histoire de cette attente et des événements qui l'habitent. Le film magnifiera ce personnage incarné par Michel Bouquet – portrait d'un amour absolu, celui que porte à sa fille un homme au seuil de la mort, dans la simplicité et l'universalité du récit d'origine.

L'introduction consacrée aux *Lettres retrouvées* de la correspondance Marguerite Duras - Michelle Porte, nous rappelle combien pour Duras, cinéma et littérature ont toujours « formé un tout, un vaste espace de liberté, qu'elle inclut dans un même geste artistique. » En dehors de deux lettres à Duras, ce sont les lettres surtout – inédites – de Marguerite Duras à sa destinataire que cette correspondance donne à voir, parce que Michelle Porte écrivait peu et, à la lettre, privilégiait le téléphone. Néanmoins, on a d'elle après chaque lettre un entretien avec Joëlle Pagès-Pindon – spécialiste de Marguerite Duras – venu nourrir, étoffer le contexte, renouant avec le souvenir et le dialogue et ce lien si ample et si ténu entre les livres et les films.

Dans un livre d'entretiens – ou plus précisément, de trois dialogues entre Marguerite Duras et Jean-Luc Godard, *Duras/Godard, Dialogues*** – première parenthèse ouverte en octobre 1979, à l'occasion du tournage du film de Godard, *Sauve qui peut (la vie)* pour lequel Duras avait collabo-

ré, le journaliste, Cyril Beghin expliquait dans sa postface : « Duras a souvent dit que réaliser des films avait constitué pour elle une façon de rompre avec l'isolement de l'écriture. La remarque est pragmatique et esthétique. D'un côté, le cinéma se fabrique en équipe. Il oblige au partage et à la collaboration, quand l'écriture exige un écart de l'auteur. » Il reprenait le propos de Duras au début de son texte, *Écrire. La solitude de l'écriture, c'est une solitude sans quoi l'écrit ne se produit pas, où il s'émiette, exsangue de chercher quoi écrire encore. (...) C'est une solitude. Personne n'a jamais écrit à deux voix. L'écriture ne m'a jamais quittée.**** À Michelle Porte qui fut son assistante pour ce film et au terme de la réalisation de *Détruire, dit-elle* (sorti à Paris le 17 décembre 1969), elle écrivait cette lettre du début de leur correspondance : « Vendredi 31-7-[19]69, Chère Michelle, le film se termine – on mixe mercredi. La copie zéro sortira entre le 15 et le 18 août. Le jury du Festival de New-York et de Londres a choisi le film. Je vais donc à New-York pour le 15 septembre. J'aime le film profondément. Ce n'est pas intéressant, mais Dionys [compagnon de Duras et père de son fils unique, Jean] est complètement passionné par ce film (comme si tout devenait possible, dit-il) et ça c'est bien. Je crois que la qualité première de ce travail, c'est la force. C'est finalement simple. » Soudain, tout lui paraît naturel, à nouveau, et la vie est là – *Paris, merveilleusement vide. Température de Cuba*. Une crainte l'anime : sombrer dans l'ennui. Une urgence : se remettre à écrire.

En 2014, Michelle Porte rencontrait Annie Ernaux pour convaincre l'écrivaine de son désir de la filmer dans les lieux de sa vie, Yvetot, Rouen, Cergy-Pontoise – elle en fera un film, *Les mots comme des pierres Annie Ernaux, écrivain*. Annie Ernaux elle, en fera un texte, *Le vrai lieu, entretiens avec Michelle Porte*. De ce livre de dialogue, d'introspection de son être profond, de son regard sur la ville, de ses lieux de prédilection, ses émotions, sa mère, l'écriture, le livre, sa maison aujourd'hui et de cette rencontre marquante pour elle aussi avec la réalisatrice, elle dira, en introduction : « Je ne crois pas avoir jamais autant dit sur la naissance de mon désir d'écriture, la gestation de mes livres, les significations, sociales, politiques, mythiques, que j'attribue à l'écriture. Jamais autant tourné autour de la place réelle et imaginaire de l'écriture dans ma vie. » « (...) Écrire sur Cergy, c'était une façon de dire que j'allais rester ici. Il faut toujours que je me justifie de ne pas habiter Paris, d'habiter à Cergy ». Le lieu ou le lien, encore une fois, d'où vient l'écriture...

* Michelle Porte, Marguerite Duras, *Lettres retrouvées (1969-1989), Suivies d'archives inédites*, Gallimard, mars 2022.

** Duras/Godard, *Dialogues*, postface de Cyril Beghin, Post-éditions/Centre Pompidou, 2014, p.143.

*** Marguerite Duras, *Écrire*, Gallimard, 1993, p.17-18.

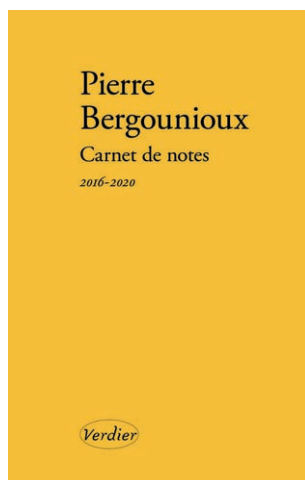
**** Annie Ernaux, *Le vrai lieu, entretiens avec Michelle Porte*, Gallimard, 2014.

Pierre Bergounioux

Carnet de notes

2016-2020

Par Gaëlle Obiégly



Pierre Bergounioux apparaît dans le très beau film de Alice Diop, *Nous*, actuellement à l'affiche. Une séquence réunit la réalisatrice et l'écrivain. Ils sont assis autour d'une table pour travailler. Il lit un passage de ses *Carnets de notes*. Elle l'écoute tout en suivant le texte imprimé, crayon à la main. C'est un long plan où l'auteur prononce le texte avec une articulation fidèle

à sa syntaxe. Quelques plans de coupe nous montrent la maison, la route, l'Yvette qui sont familiers aux lecteurs des *Carnets de notes*.

Pierre Bergounioux tient des carnets depuis 1980. Ils ont été publiés par les éditions Verdier. Ce dernier volume porte sur les années 2016-2020 dont chaque jour est consigné. Il s'y déploie une expression fascinante par sa précision. On s'attarde sur certaines phrases. Ce sont comme des objets ; des objets à la fois communs et inattendus. Le phrasé a du volume alors que le récit est plat. Le livre est passionnant de bout en bout. Du caractère routinier, des actes apparemment sans intérêt, naît justement le plaisir du texte. Au point qu'il devient de plus en plus difficile de refermer le livre. Ses mille pages de concision ne se laissent pas abandonner. L'existence qui est décrite prend place dans la nôtre. Il faudrait, à la manière de Pierre Bergounioux, noter chacun des surgissements de ses carnets dans nos actions quotidiennes. C'est littéralement la vie quotidienne qui irrigue ce livre sans sujet. Quelques figures reviennent au fil des pages, Cathy, Gaby, Sarah, les petits, Jeanne. C'est la famille. On fréquente les membres de cette famille sans faire leur connaissance, sans non plus être pris dans la vie d'une famille. Il y a de fréquentes évoca-

tions de Mam qui n'est plus là. Mais sa présence perdure et s'articule à la compagnie des vivants. Les êtres humains et les végétaux occupent une grande place dans les journées de l'écrivain. C'est sur eux que se pose son regard affûté. Tel un dessinateur virtuose, il les restitue avec précision et rapidité. Les animaux sont rares, ils vivent dans les bois. Il ne décrit pas les animaux mais leur manifestation. Le merle émet son chant d'un coin de toit. On ne le voit pas mais il est densément là, il croise l'homme parti chercher du pain à la boulangerie. Peut-être ce dernier lui déposera quelques miettes en retournant vers la maison. Si cela fut le cas, il n'en aura pas pris note. On se demande, d'ailleurs, comment l'auteur choisit ce qu'il relate. Le décide-t-il ? Quels sont ses critères ? Peut-être n'y en a-t-il aucun, peut-être consigne-t-il simplement ce qui s'impose. Et, tout comme les animaux surgissent dans son champ de perception, certains faits de la journée écoulée se présentent et Pierre Bergounioux les ressaisit. Non en les méditant mais en les inscrivant factuellement. Son écriture procède du travail, non de la contemplation. Si l'œil et l'esprit et le corps sont absorbés par leur environnement, l'homme ne se montre pas submergé. Il est attentif avant tout. Lors d'une promenade il perçoit les cris rauques de plusieurs chevreuils. Autrement, c'est la matière qui anime ces carnets. Décrire la matière et la travailler manuellement sont les activités fondamentales de Pierre Bergounioux. Patience, stabilité caractérisent son approche. D'ailleurs, il fabrique des socles pour des statuettes africaines et d'autres pièces. Faire des supports consiste à assurer un maintien à des choses qui suscitent le regard. Il travaille le métal, le bois en vue d'assurer une stabilité et une visibilité à ces choses denses et silencieuses. Avec la même visée, cet écrivain coule l'expérience dans le verbe. Toutefois, la langue n'est pas, à ses yeux, une fin en soi mais un outil pour extraire. C'est une action qui est régulièrement mentionnée dans ces mille pages, l'extraction, sans qu'on sache à quoi elle aboutit. Ses lectures sont nombreuses. Elles ne donnent lieu ni à de longs commentaires ni à des citations. Il est ébloui par Stevenson et ses voyages dans les mers du sud où les paysages paradisiaques sont le théâtre de scènes de cannibalisme. À la lecture de *L'Ombre gagne* de Jean-Paul Goux, qu'il lit dans le RER B, il se souvient de l'accident tragique d'un ami. Ce livre « ravive de terribles échos » écrit-il. Les livres communiquent avec l'existence et c'est ce qui les rend essentiels. C'est le cas des *Carnets de notes* de Pierre Bergounioux. On y sent la nécessité de garder trace, au jour le jour, du temps qui passe. Nécessité mais aussi utilité de sa tâche, ce sont les raisons de son écriture.

Il saisit l'empreinte du temps présent qui lui-même accueille de brillantes particules de passé. Souvenirs douloureux parfois mais il ne s'y attarde pas. Il s'agit bien de garder trace de ce qu'il fait, plutôt que de ce qu'il pense ou ressent. Ce qu'éprouve le corps, en revanche, occupe une place importante. Les signes de faiblesse sont traqués. L'angoisse et le muscle cardiaque opposent des résistances à la volonté de l'homme. Il lui faut renoncer à rentrer les plantes fragiles. Mais il lui reste la force de les envelopper d'une « espèce de toile pelucheuse, légère qui les protégera peut-être du gel ». C'est l'hiver 2016. Depuis plusieurs années, il s'effondre presque, éprouvant un coup au cœur, lorsqu'il fait un effort. La tension, les risques cardio-vasculaires sont les principaux maux de l'auteur. Ils engendrent une crainte diffuse. Les manifestations du corps rythment les journées et les carnets. Ceux-ci sont constitués d'unités. Des fragments ardents. Quelques lignes, une quinzaine de lignes, suffisent à extraire l'essentiel. Les médicaments sont un secours, comme peut l'être l'écriture contre l'oubli.

La vie de l'auteur est répétitive, comme la plupart des vies. La sienne étonne sans cesse, car elle est bien dite. Elle intrigue et elle enchante. L'exhaustivité des notes s'accompagne d'un certain laconisme. Rien à voir avec de la désinvolture, il s'agit plutôt d'économie. Le caractère répétitif de son existence n'est pas dissimulé, au contraire il signale une attention aigüe au temps qui passe, à sa qualité concrète. C'est la matière même de l'existence qui est exposée, en détail. La prose de Pierre Bergounioux est dans ces notes aussi économe que minutieuse. Il décrit ses actions, parfois avec un art de la description qui semble motivé par la pédagogie. Notamment quand il répare sa voiture. Il énumère alors les gestes. Il les articule, insiste sur la préhension des objets. Dit avec exactitude comment il s'y prend pour saisir la pièce défectueuse avec l'outil. Il fabrique

les phrases avec une fermeté de manuel. *La main à plume vaut la main à charrue*, écrit Rimbaud dans la lettre dite du « voyant ». C'est cette déclaration que reflètent ces *Carnets de notes*. Les termes y sont spécifiques. Le vocabulaire est riche, toujours précis, recherché sans que l'expression soit ampoulée. Grâce à ses tournures, on voit à travers cette langue. C'est un instrument d'observation. Pierre Bergounioux ne cherche pas à exprimer le mystère mais l'exceptionnel jusque dans les printemps banals.

Pierre Bergounioux
Carnet de notes, 2016-2020
 Éditions Verdier, Collection jaune
 944 pages, 35,50 €, avril 2021



Lire FloriLettres n° 197,
 édition d'octobre 2018 :
 Pierre Bergounioux et
 Jean-Paul Michel.
 Correspondance 1981-2017

<https://fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg197-pierre-bergounioux-et-jean-paul-michel-correspondance-1981-2017>

Dernières parutions

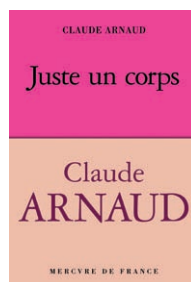
Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Mémoires / Autobiographies



Rebecca Solnit, *Souvenirs de mon inexistence*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Céline Leroy. En ouverture de ses Mémoires, Rebecca Solnit a glissé une photographie du bureau sur lequel elle écrit depuis des décennies. Ce meuble victorien lui a été offert par une de ses amies, survivante d'une tentative d'assassinat par son ex-compagnon. « Je me demande aujourd'hui si tout ce que j'ai jamais écrit n'est pas une façon de contrebalancer cette tentative d'annihiler une femme. Tout ce que j'ai produit est littéralement venu de cet objet fondateur qu'est ce bureau. », confie-t-elle. L'essayiste et activiste, une des figures emblématiques du féminisme américain, découverte en France avec *Ces hommes qui m'expliquent la vie*, revisite ici son passé et mesure le chemin parcouru. Dès qu'elle a su lire, elle a su que l'écriture serait sa raison d'exister. Dans son enfance et sa jeunesse solitaires, les livres étaient de précieux compagnons, une promesse d'autres possibles. Elle ne rêvait que de s'arracher à sa condition, à ses origines. Elle voulait être quelqu'un, identifier sa place en ce monde, une vie qui vaille la peine d'être vécue. À dix-neuf ans elle emménage dans un quartier noir de San Francisco. La cité californienne, qui a attiré les écrivains de la Beat Generation dans les années 1950 et où s'affirment les revendications de la communauté LGBT dans les années 1970 et 1980, agit sur elle comme un révélateur. Au fil des connaissances qu'elle engrange en art, en histoire environnementale, de son expérience professionnelle, des amitiés qu'elle tisse, elle aiguise son engagement politique et acquiert la confiance nécessaire pour aborder les rives de l'écriture. « Je voulais travailler avec les mots et voir ce qu'ils pouvaient faire. Je voulais rassembler des fragments pour créer de nouveaux motifs. Je voulais devenir citoyenne à part entière de ce monde sublime. Je voulais vivre avec les livres, dans les livres et pour les livres. » Dès ses douze ans, Rebecca Solnit a compris qu'être une femme est source de problèmes. Profondément perturbée par l'hostilité de la plupart des hommes, par leurs pesantes sollicitations sexuelles, leur besoin d'assujettir et de réduire les femmes au silence, elle adopte très jeune des réflexes d'effacement, développe « un don formidable dans l'art de l'inexistence ». Sa trajectoire inspirante reflète l'intelligence, la détermination et la créativité, avec lesquelles elle est parvenue à élaborer son propre langage, à faire entendre sa voix et celle des autres, à se libérer d'injonctions aliénantes et à se dresser contre la violence systémique faite aux femmes et aux minorités. Éd. de l'Olivier, 288 p., 22 €. *Élisabeth Miso*

Claude Arnaud, *Juste un corps*. Que serait un écrivain sans un corps pour éprouver le monde et d'où extraire « la moelle de ses récits » ? L'écriture ne surgit pas que d'une conscience, elle prend forme aussi dans un corps. Voilà ce que développe en substance Claude Arnaud dans ce livre autobiographique, conçu pour la collection « Traits et portraits ». Tout corps est d'abord un insondable mystère, puisque régi par un « incroyable réseau d'os et d'artères, de muscles et de nerfs » invisible. « Je domine mon corps sans



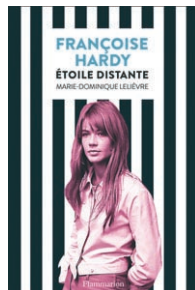
jamais le comprendre, tels ces phares marins qui éclairent tout sauf eux-mêmes. », constate l'auteur. Convoquant tous ses sens et sa mémoire, il compose un singulier voyage anatomique, une cartographie des souffrances et des plaisirs qui l'ont façonné. L'adolescence boulimique de lectures et de confiseries, l'anorexie, la discipline de la gymnastique quotidienne, les excès de noctambule, le triangle amoureux de sa jeunesse, l'attirance longtemps avérée pour les hommes avant sa rencontre avec Geneviève. Il évoque la perte de sa mère, d'un frère aîné schizophrène suicidé, d'un autre noyé. « Mon corps a longtemps été leur tombeau, avant que je ne les ensevelisse dans un livre. Il l'est aussi de tous ceux que j'ai été – l'enfant dodu et hilare, l'adolescent nihiliste et goguenard, le jeune homme heureux et doué, le quarantenaire à la fois sûr de lui et désespéré. » Claude Arnaud a appris à prendre soin de son corps car écrire exige des sacrifices, une grande endurance psychique et physique, une implication totale. La rédaction de sa biographie sur Cocteau l'a ainsi littéralement vidé. Quelques grands noms de la littérature prématurément consumés par leur art (Woolf, Balzac, Tchekhov, Proust...) lui viennent instantanément à l'esprit. Tout à la fois exploration intime et littéraire, cet autoportrait d'écrivain nous rappelle combien la création est une affaire de chair et de sang. Éd. Mercure de France, « Traits et portraits », 112 p., 15 €. *Élisabeth Miso*

Récits



Paule du Bouchet, *L'annonce*. « Parfois, on essaie de comprendre ce qui s'est passé, avec les êtres qu'on a aimés et qui ont disparu, comme avalés de l'intérieur. » En 1998, l'annonce de la mort de Miette, son amie d'enfance et d'adolescence, parvient à Paule du Bouchet en différé. Elles ne se voyaient plus depuis des années, elles qui avaient été si complices. Leurs mères s'étaient liées adolescentes, en exil à New York pendant la guerre, et espéraient que leurs filles se reconnaissent de profondes affinités. Quand elles ont été mises en présence l'une de l'autre à l'âge de cinq ans, les deux petites-filles se sont d'abord battues avant de devenir inséparables. Leur amitié était jalonnée d'absences, dépendante des vies chaotiques de leurs parents. Paule du Bouchet admirait la gaieté, l'audace, le courage, l'imagination débordante de son amie. Son mystère et sa mélancolie la laissaient perplexe. Avec le recul, elle ne sait toujours pas ce qui les rapprochait à ce point. « Ce qu'elle était pour moi ? La surface apparemment paisible d'un puits profond dans lequel je croyais reconnaître mes propres tourments. » Elles avaient le même amour des chevaux, passaient des heures le nez dans les livres ou à se raconter des histoires. L'écrivaine se souvient des jeudis après-midi à monter à cheval dans la vallée de Chevreuse, de la petite bande d'enfants qu'accueillait sa grand-mère dans sa maison en région parisienne, de cet été merveilleux dans une ferme équestre irlandaise à faire corps avec les chevaux. « Dans cette invention constante de nos vies, ensemble nous ne nous sentions jamais en décalage. Alors qu'avec les autres, ce décalage, je le ressentais constamment, j'étais une imposture vivante que même le son de ma voix trahissait, avec Miette, ma compagne en invention et en quelque sorte *de mensonge*, je me sentais vraie. » Mais le « lumineux sourire à fossettes » de Miette cachait un lourd secret qu'elle a toujours tu et que Paule du Bouchet ne découvrirait que bien plus tard. À travers le récit de cette intense amitié, l'écrivaine se révèle en creux et sonde la part de fiction des souvenirs et l'imagination enfantine, cette étonnante « intuition que le réel n'existe que dans un certain réenchantement. » Éd. Gallimard, 112 p., 12,50 €. *Élisabeth Miso*

Biographies



Marie-Dominique Lelièvre, *Françoise Hardy, Étoile distante*. Élevée avec une sœur cadette par sa mère qu'elle adorera, dans le 9^e arrondissement, Françoise naît parisienne, d'un père issu de la grande bourgeoisie catholique et absent, parce que marié à une autre femme. Mère et filles vivent modestement, mais Françoise écoute la radio, fréquente la vitrine du disquaire du quartier et ses rayons jazz et variété. Elle a dix-huit, est timide, mais elle s'est lancée, est allée frapper à la porte d'un studio de musique avec sa guitare et une

chanson, *Tous les garçons et les filles*. On l'entend sur Europe 1. Un jeune photographe qui débute lui aussi, vient la photographier pour un journal tout récent, *Salut les copains* : Jean-Marie Perier. Enfant gâté, lui, qui vit dans un hôtel particulier, il sera son premier grand amour, et son grand ami, plus tard. Il la rendra bien malheureuse, parce qu'elle l'attendra beaucoup. « Elle s'est souvent plainte que les hommes étaient toujours absents, qu'ils ne s'occupaient pas d'elle. Ça lui a permis d'écrire de belles chansons », dit Jean-Marie Perier. « Ses fiancés sont en phase avec sa mélancolie sentimentale. Absents, ils nourrissent son spleen. Ils sont ses muses », reprendra la biographe. Toutes les mélodies de Françoise Hardy sont inspirées de ses amours, de ses séparations, de ses doutes, de ses attentes. Des chansons tristes ou mélancoliques, *Message personnel*, *Tirez-pas sur l'ambulance*, *Tamalou*, *Partir quand même*, *Moi vouloir toi*, *Fais-moi une place...* ; autant de titres, autant de textes, déchirantes déclarations à l'amoureux qui signe *Absent*, qui feront pourtant d'elle une icône. Une biographie qui se lit comme un roman à rebondissements – au fil de ses mélancolies créatrices, et de ses amours dévastatrices – attentive à son sujet, laissant une ample place au compagnon de sa vie, Jacques Dutronc, lequel de leur relation, dira laconiquement un jour : « Françoise et moi, trente ans de vie peu commune. » Éd. Flammarion, 300 p., 21,50 €. [Corinne Amar](#)

Romans



Paloma Veinstein, *Le temps d'une éclipse*. « À presque trente ans, avec ce même mélange de peur, de colère et de pudeur, je marmonne : " David ! Viens voir. " Eh ben voilà, c'est arrivé. Allongés l'un à côté de l'autre, nous fixons le ciel blanc de notre chambre. On se sent pris au piège de notre politique du pourquoi pas ? On avait beau être sûr, l'un que j'étais enceinte, l'autre que je ne l'étais pas, ni l'un ni l'autre ne nous attendions à ce que ça marche si vite ». Leur entreprise est jeune, ils gagnent à peine de quoi vivre. Ils s'aiment, font une grande

fête à New-York pour s'épouser officiellement, vivent loin de leurs parents dans un pays étranger, une ville étrangère – New-York – en colocation avec d'autres jeunes. L'héroïne, narratrice, tombe enceinte, et puisqu'ils s'aiment, tout est surmontable. C'est le récit d'une jeune femme et de sa naissance à l'âge adulte – enfance et adolescence tourmentées dans un corps trop délicat qui lui échappe, solitaire malgré une famille aimante où le père, la mère, la sœur aînée, ont chacun leur place déjà solaire, ancrée, bien vivante – lumineux portraits en filigrane. L'étudiante décidera de faire des études de cinéma, de tenter pour la seconde fois le difficile concours de la Fémis, manque de confiance en elle, en tout, et pourtant ! Elle réussira l'examen, partira un été pour les États-Unis, reviendra amoureuse, repartira, parce qu'attendue et aimée en retour : New-York, à portée de main, et c'est toute la poésie de la ville qu'on habite, de l'ailleurs exotique et magique qui nous est rendu à nous, lecteurs. Un drame surviendra, profonde déflagration intérieure qui fait arrêter le temps et fait juste espérer qu'il va repartir. Tout est très beau, très juste, dans ce premier roman sensible à la langue littéraire et au voyage intérieur. Une grâce et une profondeur ensemble tissent le passé et le présent, et construisent un aujourd'hui, confiant malgré tout. Éd. Stock, 295 p., 20,90 €. [Corinne Amar](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals



Le Printemps des Poètes 2022, 24^e édition Du 12 au 28 mars 2022

Marraine : Golshifteh Farahani
Thème : L'Éphémère

Après Ernest Pignon-Ernest, Enki Bilal, Pierre Soulages et Sarah Moon, l'affiche de la 24^e édition du Printemps des Poètes est signée Pina Bausch. Une somptueuse image extraite de son tout dernier spectacle : « ...como el mosquito en la piedra, ay sí, sí, sí... » créé au Tanztheater de Wuppertal quelques jours avant sa mort, le 30 juin 2009.

La danseuse Clémentine Deluy, née un 21 mars, n'en finit pas de traverser la scène en robe du soir, portant ce stupéfiant sac à dos à même ses épaules nues. Une photographie signée Laurent Philippe, qui a escorté l'immense chorégraphe allemande. La magie étant que celui qui a choisi d'immortaliser l'éphémère n'est autre que le fils de l'un des plus grands poètes, Ludovic Janvier.

L'ÉPHÉMÈRE

« Il en va des mots comme des chansons d'amour qui reviennent par surprise au détour d'une voix, d'un souvenir, d'une émotion. « J'ai pris la main d'une éphémère... » Dansait dans ma mémoire. Sans que je sache qui le premier, de Montand ou Ferré, avait semé ce trouble de l'étrangère en moi. Adolescents nous ne comprenions pas tout à cette romance des années folles, ni même à ce poème que l'on disait roman inachevé, mais pressentions ce mystère de l'éternelle poésie » qu'Aragon dilapidait sans crier gare.

Une seule et unique voyelle, quatre fois invoquée, entre la fièvre, le murmure, la foudre, l'imaginaire, l'insaisissable, l'à-venir, l'impensé, le maternel, le fugace, la soif, l'énigme, le précaire, l'effervescence, le friable, l'envol, l'impermanence... Plus vaste que l'antique Carpe Diem et plus vital aussi, L'Éphémère n'est pas qu'un adjectif de peu d'espoir. C'est un surcroît d'urgence, de chance et de vérité. Une prise de conscience toute personnelle et cependant universelle, comme un quatrain d'Omar Khayyam, un haïku d'hiver, un coquelicot soudain, une falaise à soi, un solstice d'été, un arbre déraciné ou la vingtaine de numéros d'une revue de poètes du siècle dernier.

Il est temps de sonder à nouveau L'Éphémère. De ne pas attendre à demain. De questionner ici et maintenant la part la plus fragile, la plus secrète, la plus inouïe de nos existences. »

SOPHIE NAULEAU - DIRECTRICE ARTISTIQUE

<http://www.printempsdespoetes.com>



Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation imprime des marque-pages et des milliers de cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique et inviter à l'écriture.

Colloques



Colloque international

« Virginia Woolf, lectures françaises »

Les 17 et 18 mars 2022

Université de Brest - Centre d'étude
des correspondances et des journaux intimes



Ce colloque porte sur les lectures françaises de Virginia Woolf dans tous les sens du terme, qu'il s'agisse de la manière dont les auteur(e)s et critiques français(es) ont interprété son œuvre ou de la diversité des allusions à la littérature française qui parcourent ses essais.

À la lecture du journal, de la correspondance et des essais de Virginia Woolf, on découvre son appétit vorace pour les écrivain(e)s français(es) – Rabelais, Madame de Sévigné, Racine, Rousseau, Saint-Simon, Stendhal, Sand, Flaubert, Mallarmé, Rimbaud et Maupassant.

Parmi les réflexions proposées dans le cadre du colloque, l'une portera sur le désir de Woolf de lire en français, une autre sur sa pensée sur la lecture de l'autre langue.

La relation entre l'écriture woolfienne et la pensée philosophique française sera abordée également...

Le programme : <http://etudes-woolfiennes.org/wp-content/uploads/2022/02/Woolf-lectures-franc%CC%A7aises-programme.pdf>

Théâtre / Lectures

« Au bonheur des lettres »

Adaptation théâtrale des deux recueils éponymes.

Le 28 mars 2022 à 21h - Théâtre de la Porte Saint-Martin, Paris



Il s'agit de la première édition de l'événement « Au bonheur des lettres », adaptation pour la scène des deux recueils de lettres du même nom, publiés aux éditions du Sous-Sol. L'événement prendra la forme d'une soirée caritative au profit de l'association « Bibliothèques sans Frontières » qui facilite l'accès à l'éducation, à la culture et à l'information pour les personnes vulnérables.

L'association Auguri Lettra, l'agence La Bande Spectacle et les éditions du Sous-Sol s'allient pour proposer cette déclinaison française de « Letters live », adaptation théâtrale des recueils *Letters of note* de l'écrivain Shaun Usher.

En France, la collection « Au bonheur des lettres », publiée aux éditions du Sous-Sol offre une riche matière littéraire : des lettres intimes drôles, poignantes, étonnantes, écrites par des inconnus ou des personnalités du monde littéraire, musical

ou historique (Albert Einstein, Virginia Woolf, Zelda Fitzgerald, John F. Kennedy, David Bowie, Charles Dickens, Groucho Marx, Janis Joplin, Jack L'Éventreur...) et rassemblées par l'écrivain Shaun Usher.

Une première soirée aura lieu à Paris au Théâtre de la Porte Saint-Martin le 28 mars 2022, captation et discussions en cours avec France Télévisions, Radio France...

Ce projet fait le pari de mettre en lumière l'un des moyens de communication le plus ancien, la lettre, au travers d'une soirée théâtrale dont les bénéfices seront utilisés pour développer l'accès à la culture et aux mots pour les populations les plus défavorisées.

Les bénéfices seront intégralement reversés à l'association « Bibliothèques sans frontières ».

Théâtre de la Porte Saint-Martin, 75010 Paris

<https://www.portestmartin.com/spectacle/piece/au-bonheur-des-lettres>

Films documentaires

Documentaire « Les Suppliques » de Jérôme Prieur

France Télévisions en 2022. La Générale de Production.

Documentaire de 65 mn réalisé par Jérôme Prieur diffusé sur France Télévisions en 2022 pour la commémoration du 80^{ème} anniversaire de la rafle du Vel' d'Hiv'.

Ce documentaire s'approche, à travers un corpus de lettres (des suppliques envoyées au régime de Vichy) de l'imaginaire des familles juives face à la persécution entre 1940 et 1945. Ces centaines de lettres racontent le quotidien de ces familles, leurs espoirs et leurs attentes. Elles sont également riches d'enseignements sur la gestion bureaucratique de la persécution par le régime vichyste.

À partir de mars 1941 une instance spéciale est mise en place par Vichy, le Commissariat Général aux Questions Juives (CGQJ). Elle reçoit toutes les suppliques des Juifs qui voient leurs conditions de vie changer, et leurs libertés réduites. Ces lettres témoignent du quotidien des Juifs, des conséquences des décisions politiques, l'ostracisme et l'arbitraire qui les conduisent à la misère et à la ruine puis à la déportation. Elles sont les témoins de l'évolution de la persécution, ses processus et ses effets.

L'historien Laurent Joly a découvert ces suppliques lors de ses recherches doctorales, un corpus exceptionnel disséminé dans 47 cartons. Elles sont les témoignages sensibles d'une période historique souvent regardée à travers le prisme des institutions et des grands noms. Ces lettres rendent compte du détail des vies, des intérieurs. Chacune est un hommage à ces « vies minuscules » qui se débattent et se révoltent face à l'arbitraire. Les réponses de l'administration témoignent de la pleine responsabilité du régime dans la persécution. Ces lettres mises au jour par l'historien seront, pour beaucoup d'entre elles, pour la première fois présentées au public. Jérôme Prieur, réalisateur expérimenté, sait mettre en valeur l'écrit et les récits intimes comme il l'a montré dans ses films *Vivre dans l'Allemagne en guerre* ou encore *Le journal d'Hélène Berr*.

Jérôme Prieur a remporté lundi 21 février 2022 le prix de la Meilleure œuvre française de documentaire 2021 pour VIVRE DANS L'ALLEMAGNE EN GUERRE (diffusion France 5).

Les **Prix du Syndicat Français de la Critique de Cinéma et des films de Télévision** récompensent le meilleur des ouvrages littéraires et DVDs de cinéma ainsi que les meilleures productions télévisuelles et cinématographiques de l'année.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/vivre-dans-lallemagne-en-guerre-un-film-de-jerome-prieur>

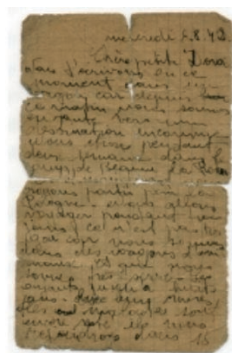


Expositions

« C'est demain que nous partons, du Vel d'hiv à Auschwitz, lettres d'internés » Mémorial de la Shoah (FRUP)

De mars à novembre 2022

La Fondation soutient le catalogue.



À l'occasion du 80e anniversaire de la Rafle du Vel d'Hiv, le Mémorial présentera pour la première fois une grande sélection de lettres des internés des camps de Drancy et du Loiret, dans son exposition C'est demain que nous partons. Du Vel' d'Hiv' à Auschwitz, lettres d'internés. À partir de la fin de l'année 1940, des dizaines de milliers de Juifs se retrouvent enfermés dans les camps d'internement de la zone libre puis dans ceux de la zone occupée. Leur seul lien avec l'extérieur est alors la correspondance qu'ils peuvent parfois faire parvenir à leurs proches. Avec le déclenchement de la « Solution finale » en 1942 et les déportations, ce fil ténu maintenu avec l'extérieur se transforme en adieux avant la déportation. Ces lettres constituent souvent les dernières traces laissées par les victimes à la veille de leur départ, ou même parfois écrites depuis les wagons qui les emmènent « vers l'Est ». Envoyées depuis les camps d'internement, depuis Drancy ou jetées des trains, ces billets et cartes postales sont les derniers mots des victimes de la Shoah parvenus à ceux qu'ils aimaient.

Traduits, retranscrits, les originaux et fac-similés seront étayés de photographies et d'objets liés à la correspondance. Des éléments historiques permettront de mettre en lumière l'importance de la correspondance dans la Shoah, pendant et après la guerre, et son rôle essentiel dans la transmission de la mémoire et de l'histoire du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Trésors des familles qui les ont confiées au Mémorial, ces lettres sont le témoignage bouleversant de l'humanité derrière les noms et les nombres. Écrites à Drancy et dans le Loiret, ces lettres reviennent, 80 ans plus tard, sur ces lieux de mémoire, pour témoigner, à travers leurs auteurs, de la Shoah en France. Une exposition, trois lieux : Cette exposition inédite se tiendra successivement : au Mémorial de la Shoah à Paris ; au Mémorial de Drancy ; à Orléans, au Cercil-Musée-Mémorial des enfants du Vél' d'Hiv'.

Exposition « Hip-Hop 360 »

Jusqu'au 31 juillet 2022

Cité de la Musique Philharmonie de Paris



La Philharmonie de Paris présente en décembre 2021 et pendant 6 mois une exposition retraçant 40 ans d'histoire du hip-hop. Avant d'être un phénomène de mode et de société, le hip-hop est d'abord un mouvement artistique d'une incroyable inventivité, qui a ouvert des horizons nouveaux à la musique et n'a cessé de renverser les barrières. Rap, graffiti, d-jaying, beatboxing, breakdance : toutes les nouvelles formes artistiques nées grâce à ce mouvement sont présentes au sein d'un parcours immersif, s'appuyant sur ses lieux et figures fondateurs. Une section intitulée « Boxe avec les mots » est consacrée au rap et à la punchline, formes d'expression vivantes et en perpétuel renouvellement. Mettant en lumière la subtilité et la complexité des textes de rap, elle expose comment, par l'invention d'un nouveau rapport à l'écriture et à la syntaxe, une forme musicale désormais prédominante est née. Mise en valeur du

rap chansigné : notamment du fait de la rythmique et des fréquences sonores propres au rap, ce genre musical est particulièrement populaire parmi les personnes en situation de handicap auditif. C'est pourquoi la Philharmonie de Paris a souhaité mettre en valeur la pratique artistique du chansigné, laquelle consiste en l'interprétation par le corps et la langue des signes française d'une œuvre musicale. Au sein de l'espace « Boxe avec les mots » les visiteurs ont la possibilité de découvrir des morceaux chansignés produits et captés sous format vidéo spécifiquement pour l'exposition. L'expérience sensorielle est renforcée par la connexion d'un gilet vibrant sub-pac aux dispositifs d'écoute. (visioguide et gilet disponibles à l'accueil). Le graffiti, art du XXe siècle qui a certainement le plus travaillé et révolutionné l'écriture et la calligraphie, est également mis en avant tout au long de l'exposition. Des esquisses jamais révélées des pionniers jusqu'aux fresques monumentales de Grems et de Mode 2 créées spécialement pour l'occasion : une immersion totale dans l'histoire du graffiti. Une scénographie très réussie.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/exposition/23375-hip-hop-360>



Prix littéraires

Lancement de la 8^e édition du prix « Envoyé par La Poste »

La participation au Concours est ouverte uniquement aux éditeurs professionnels ayant décidé de publier pour la rentrée de septembre 2022 un roman ou un récit écrit en langue française.

Les éditeurs doivent adresser **au plus tard le 30 mai 2022** (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit) par voie postale. Le formulaire et l'adresse postale de la Fondation sont disponibles sur le site : <https://fondationlaposte.org/projet/lancement-de-la-8e-edition-du-prix-envoye-par-la-poste> et Le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier,

sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. La nature du Prix incitera les membres du jury à récompenser des auteurs émergents, qui ne sont donc pas des auteurs ayant déjà accumulé un grand nombre de livres ou de succès de librairie.

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Février / mars 2022



François Truffaut, *Correspondance avec les écrivains (1948-1984)*, Éditions Gallimard, 3 mars 2022

Édition établie et commentée par Bernard Bastide, Docteur en études cinématographiques et audiovisuelles de l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, enseignant chercheur en histoire et esthétique du cinéma.

À travers cette Correspondance avec les écrivains — sillon littéraire privilégié parmi les milliers de lettres contenues dans le Fonds François Truffaut de la Cinémathèque française — « c'est un Truffaut construisant peu à peu sa personnalité, se forgeant une esthétique à coup d'éclats et de remises en question que l'on découvre, mais aussi les lignes de fuite, les zones d'ombre d'un artiste auquel le temps va cruellement manquer. Avec le culot désarmant des ambitieux et la réserve des autodidactes, il s'attache surtout à se réinventer une famille de cœur avec les écrivains qu'il admire, pour pallier les carences de sa famille de sang et se donner les clés du monde de la culture et de la création. »

Dans ce recueil se dessinent quatre grandes lignées :

- Les « pères fondateurs » : Genet, un frère en rébellion, né comme lui de père inconnu, Cocteau et Audiberti. Trio auquel il convient d'associer Louise de Vilmorin — avec qui Truffaut noue une affection jalonnée de touchantes maladroites accusant leurs différences d'âge et de classe.
- Les écrivains adaptés par Truffaut — Maurice Pons (Les Mistons), David Goodis (Tirez sur le pianiste), Ray Bradbury (Fahrenheit 451), Jean Hugo, l'arrière-petit-fils du poète pour L'Histoire d'Adèle H, Henri Pierre Roché (Jules et Jim, Les Deux Anglaises et le Continent)... — ou sollicités comme adaptateurs : Henry Miller, Milan Kundera et surtout René-Jean Clot.
- Les écrivains célèbres (Simenon, Sartre, Gary, Klossowski ou Duras), dont les échanges relèvent souvent de l'exercice d'admiration, voire des politesses d'usage, et ces auteurs renommés dans le paysage éditorial français, tel Marcel Duhamel, dont la correspondance met en lumière le goût de Truffaut pour la littérature policière.
- Les correspondants dont Truffaut inspire les premiers pas en littérature : tels Serge Rezvani, qui lui doit aussi le succès de sa chanson Le Tourbillon dans Jules et Jim, ou Bernard Gheur, ce jeune cinéophile liégeois qu'il encourage et introduit dans le monde de l'édition.

Comme un allemand en France, *Lettres inédites sous l'occupation 1940-1944*, Éditions Iconoclaste, mars 2022. (Première édition en 2016)

Édition établie et commentée par Aurélie Luneau, Jeanne Guérout, Stéphane Martens.

Cette nouvelle édition fait l'objet d'une augmentation d'une vingtaine de pages comportant de nouvelles lettres de soldats allemands et d'une jeune « souris grise » (auxiliaire féminine des transmissions de la Wehrmacht).

***Lettres retrouvées (1969-1989)* de Marguerite Duras et Michelle Porte, édition de Joëlle Pagès-Pindon. Éditions Gallimard, mars 2022.**

Cf. FloriLettres n°227

Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :

<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels>

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projets-solidaires>

Outre les prix littéraires, les manifestations culturelles et les projets d'éditions, la Fondation soutient de nombreux projets solidaires.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP B707
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter

www.fondationlaposte.org